

# Les écrivains sont les saltimbanques de la langue

A propos de l'usage de la langue maternelle

Ci-dessous *forum* reproduit l'exposé présenté par l'écrivain luxembourgeois Guy Rewenig le 5 mai 1997 lors de la conférence "Légiférer une langue: Le statut du luxembourgeois", organisée par la "Société de Psychiatrie, Neurologie et Psychothérapie" et "l'Association d'Etudes Psychiatriques" au Centre Universitaire de Luxembourg (séminaire "La mère, sa langue et l'origine").

Il y a quelques jours, Gabriel Garcia Marquez, écrivain colombien, prix Nobel de littérature, a provoqué une levée de boucliers sans pareil lors d'un grand et prestigieux congrès sur l'avenir de la langue espagnole. Marquez a tout simplement soumis une proposition indécente aux congressistes: il a suggéré d'abolir radicalement l'orthographe espagnole et de permettre aux gens de parler et d'écrire l'espagnol à leur guise, en dehors de tout système régulateur fixe. La réaction fut immédiate. Marquez fut accusé d'attentat délibéré contre la langue. Il faillit être chassé du congrès, tel un terroriste qui aurait lancé une grenade dans l'illustre assemblée.

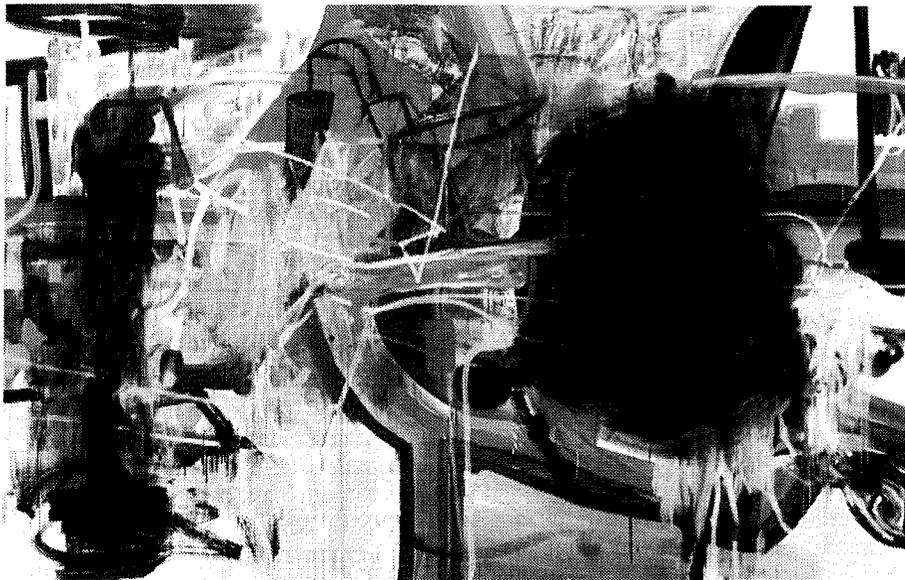
Pourtant, il n'est pas difficile de comprendre ce que Marquez veut dire. La langue espagnole, comme toute autre langue, est foncièrement discriminatoire à la base, elle départage ceux qui l'utilisent, elle crée automatiquement deux camps, celui des bien lotis qui possèdent la langue jusque dans ses finesses subtiles, et celui des plus ou moins démunis qui utilisent la langue de façon approximative, qui l'assimilent péniblement plutôt que de la saisir à fond. Cette subdivision est évidemment artificielle, même trompeuse, parce qu'il ne s'agit pas d'une polarisation linguistique, mais d'un décalage

ancré dans la structure et le fonctionnement de la société.

Et voilà le noyau de la réflexion de Marquez: le pouvoir unificateur d'une langue est un mythe. Ceux qui attribuent à une langue la capacité d'unir, de réunir et de solidariser entre eux les gens qui habitent un territoire précis, se trompent. Il n'y a pas une langue espagnole, il y en a un nombre impressionnant. Il y a l'espagnol des riches et l'es-

pagnol des pauvres, il y a toutes les teintures régionales et les déviations locales, il y a un espagnol témoignant de l'ouverture au monde et à l'évolution des idées, et il y a un espagnol traduisant l'étroitesse, la vie mal partie, le désespoir, le manque de perspectives personnelles et économiques. Toutes ces langues espagnoles sont nettement différentes et obéissent à des mécanismes divers, et pourtant, elles sont toutes soumises à un même régime or-

Albert OEHLEN, *Bobo Alegre*



thographique, à un même rigueur grammaticale.

Vu de près, l'orthographe sert à opérer une sélection nette parmi ceux qui utilisent la langue. Celui qui ne maîtrise pas l'orthographe - parce que son parcours biographique ne lui a pas permis de mieux l'apprendre - risque de subir le rouleau compresseur de la société des classes. Celui qui ne s'exprime pas "correctement", sera sanctionné. Ces sanctions démarrent à l'école primaire, où l'élève fait l'expérience d'une approche foncièrement tragique de la langue: une langue n'est plus un instrument de communication fortement régi par l'intuition et la sensibilité subjective, mais un ensemble de règles externes, règles strictes, impitoyables, qui la plupart du temps ne répondent nullement au besoin de communiquer, de s'entendre, de créer des dénominateurs communs en parlant et en écrivant. L'obéissance due à cet ensemble de règles va très rapidement anéantir le plaisir que peut procurer un parler ou une écriture. Les règles elles-mêmes, par leur caractère absolu, détruiront finalement ce qu'une langue a de plus important: son contenu émotif et sa signification émotionnelle.

Alors, est-ce que l'invective de l'écrivain Marquez a une quelconque chance d'aboutir? C'est bien sûr une alerte plutôt allégorique. Marquez est parfaitement conscient qu'on ne libérera pas les hommes en les libérant de certaines contraintes linguistiques, et qu'on ne changera pas la société en changeant les coordonnées d'une langue. Mais ce qu'il a réussi à souligner de façon spectaculaire, ce sont les effets négatifs ou néfastes d'une langue: une langue peut séparer, ériger des cloisons, influencer la pyramide sociale, élargir les fossés, instituer des injustices. Une langue n'est donc pas le beau chapeau dont se coiffe tout un peuple ou toute une nation (pour introduire provisoirement ce terme si cher aux défenseurs de la langue, mais très discutable et souvent même malsain). Une langue n'est pas une merveilleuse abstraction qui a la faculté de niveler soudainement toutes les différences sociales, mais elle est bien une réalité souvent dangereuse qui peut éliminer, liquider, déchirer autant qu'elle peut rapprocher et simplifier les contacts.

Comparé à l'espagnol, qui est une langue mondiale, le cas du luxembourgeois est autrement plus spécifique et complexe. Cette complexité risque

même parfois de sombrer dans le ridicule. Pour les étrangers qui essaient d'analyser la particularité du luxembourgeois, notre situation linguistique

## Mat der Sprooch spillen 1:

### Solipsy Song

Wie léisst sech skiny shaven,  
geet an d'Disco raven  
vun owes spéit bis mueres fréi?  
Wie geet séch d'Knëffe plécken,  
fir si op d'Schëff ze schécken,  
wien deet de Männer richteg wéi?  
Wie gët beim Allüméieren,  
duerno beim Verféieren  
de léiwen laangen Dag nët midd?  
Wie fiirt mat soften Hären,  
haarde Fonctionären  
coolen europäesche Banditten,  
räichen Homg-Kong-Bank-  
Termitten,  
zockerséissen Sapörpompjees-  
kommandanten,  
doutpeniblen Plasticsdildodebü-  
tanten  
ganz nonchalant schéi propper  
Schlitt?

Jo, dat sin ech!  
Ech! Ech! Ech! Ech!  
Et geet ëm méch!  
Méch! Méch! Méch! Méch!  
Supercool Moss,  
total verschoss  
a mäin tü-tü-tü-ta-ti-tü-li-li!  
a mäin tü-li-li-pa-pa-si-si-jong!  
Pa-jong!  
Pa-jong!  
A mäin Tulipe de la Passiong!  
A mäin Tulipe de la Passiong!  
O tülli-tüllli-japp-badu-di-lipp-da-  
dudi-bong!  
O passi-passi-jopp-buda-  
du-dipp-badidu-dong!  
Total verschoss  
a mäin Tulipe de la Passiong!

"Dem Vicky säi Rap" (Auszug) aus dem Theaterstéck "Summerzauber" (1997)

est à peine compréhensible. D'une part, nous sommes en présence d'une volonté politique explicite qui a amené l'un des gouvernements antérieurs à déclarer "langue officielle" le luxembourgeois. D'autre part, cette prétendue "officialité" ne répond à aucune initiative en faveur d'une promotion de la lan-

gue. J'aimerais préciser tout de suite ce que j'entends par "promotion du luxembourgeois". Ce n'est ni le tintamarre éternel mis en scène par quelques fanatiques d'une tenue linguistique hypercorrecte et malheureusement rétrograde, ni une passion exagérée ou exaltée de notre patois, passion qui souvent se réclame d'un patriotisme tout à fait désuet.

Promouvoir le luxembourgeois veut dire: proposer des moyens d'apprentissage sérieux et réfléchis. Or, l'apprentissage du luxembourgeois, malgré l'officialisation solennelle de la langue, semble demeurer un sujet tabou au Grand-Duché. Au lieu de créer des structures et d'offrir des options, l'Etat luxembourgeois se fige dans un immobilisme étrange. L'apprentissage n'est nullement organisé, mais abandonné au hasard. Je ne plaide pas pour l'insertion d'une branche "langue luxembourgeoise" dans le plan d'études de notre école primaire: en effet, la familiarisation systématique des élèves, dès leur bas âge, avec l'allemand et le français est une nécessité vitale au Luxembourg, tandis que le luxembourgeois a le statut d'un instrument de communication interne. Je pense que l'apprentissage du luxembourgeois devrait rester un libre choix, une option personnelle définie par le goût, le plaisir, l'intérêt culturel de tout un chacun. Mais qu'au moins ceux qui s'intéressent aux détails et aux subtilités du luxembourgeois - et il y en a - puissent se référer à des instruments de travail solides, sérieux, élaborés par des gens du métier, et non par des nationalistes mal déguisés.

L'Etat luxembourgeois, qui semble avoir définitivement adopté une attitude de non-assistance à langue en danger, est en train de saboter littéralement notre langue. Il ne faudrait pas s'y méprendre: selon une statistique récente, environ la moitié des langues minoritaires d'Europe vont complètement disparaître dans les décennies à venir. Face à cette évolution, on peut réagir de façon divergente. On peut accepter le fait et en noter la fatalité historique: les langues naissent, se développent, s'effritent et meurent. Vouloir contre-carrer ce phénomène serait peine perdue. Ou bien on décide d'agir et de prolonger la survie d'une langue autant que possible, même si en fin de compte le sauvetage va échouer. L'Etat luxembourgeois feint - et c'est là l'aspect profondément révoltant - de s'investir corps et âme dans la stabilisation du luxem-

bourgeois, il instaure même une mystification suprême en conférant au luxembourgeois le titre de langue nationale, mais rien ne s'ensuit, rien ne bouge, aucun mouvement créateur n'est stimulé, aucune initiative pour favoriser l'imagination linguistique ne pointe à l'horizon. L'officialisation du luxembourgeois reste lettre morte dès le départ.

Prenons un exemple révélateur. Très officiellement, les citoyens luxembourgeois ont maintenant le droit d'aborder un ministre, dans leur courrier, en langue luxembourgeoise. Et tout aussi officiellement, le ministre est tenu ("dans la mesure du possible") de répondre dans la langue choisie par son correspondant. Il y a deux types de réaction: pourvu qu'il se décide à répondre (ce qui n'est nullement évident pour un ministre luxembourgeois), le représentant de l'Etat va ignorer la directive et rédiger sa réponse en français, comme d'habitude, ou bien, il répondra en luxembourgeois, mais alors en faisant fi à toute esthétique linguistique. J'ai vu de ces réponses ministérielles qui débordaient d'un net dédain pour notre langue, tellement elles étaient insensibles à ce qu'on pourrait appeler le "feeling" du luxembourgeois. Aucun ministre ne se permettrait des ribambelles de fautes élémentaires dans un courrier rédigé en allemand ou en français. Mais lorsqu'il s'agit du luxembourgeois, on n'y regarde pas de trop près, on se contente du flou artistique, on ne se donne même pas le temps de relire sa copie.

Cette attitude dévalorisante est probablement l'un des obstacles majeurs à l'émancipation du luxembourgeois. Car si déjà les représentants de l'Etat et du peuple font ouvertement preuve de leur désintérêt pour les choses de la langue, comment l'Etat voudrait-il motiver les citoyens à utiliser concrètement et pratiquement leur langue maternelle? Il y a comme un gigantesque complexe d'infériorité vis-à-vis du luxembourgeois, une espèce de découragement au départ, qui semble vouloir dire: la portée de la langue luxembourgeoise est tellement limitée, les possibilités d'application en dehors de notre territoire sont tellement rares, qu'il ne vaut pas la peine de s'y attarder outre mesure. Ce complexe d'infériorité, si on l'analyse plus en profondeur, nous enseigne aussi: les luxembourgeois, minoritaires en Europe, doutent foncièrement de leur identité culturelle et compensent ce doute en adoptant des comportements culturels venus de l'extérieur. Vu que l'identité culturelle se définit malheu-

reusement en termes de pouvoir et de force, et non en termes de qualité humaine et spirituelle, les Luxembourgeois ont tendance à chercher refuge auprès de leur voisins plus puissants. Les répercussions sur la langue luxembourgeoise sont apparentes: au fond, c'est une langue qui gêne, une langue-obstacle, on pourrait très bien s'en passer, on ne la considère qu'à moitié, on accepte bon gré mal gré que ce soit la langue maternelle, mais de là à s'en occuper sérieusement, la route est longue et sinueuse.

### Mat der Sprooch spillen 2:

#### De Fei o Wo

De Fei o Wo deenass päree!  
Epääf duschloff a fottegee!  
Amdau schënniff fott schoos  
funneizen  
Anni getsch tolz  
Dëmm No Ho Pë Hë weizzen  
Dattmi nunnoch  
Dewää huffonn  
Zumméi wetsch kroutze  
Fökkebo-Honn!  
Kommti autz Frang Kräich  
Belltsche Preizzen  
Miwwel ënääch honde  
Häämësch weizzen!  
Froddino allezää dënnin:  
Miwwele pleiffe wattmëzzinn!  
Froddino allezää dënnin:  
Miwwele pleiffe wattmëzzinn!

Aus der Erzielung "Zikatriss" (1997)

Il n'y a d'ailleurs qu'une seule raison de s'occuper sérieusement de la langue luxembourgeoise. Cette raison n'est ni d'ordre patriotique, ni d'obéissance nationaliste. Elle n'a rien à voir avec ce piètre slogan "Ech si stolz, Lëtzebuerger ze sin", car le fait (ou la grâce) d'être Luxembourgeois relève d'un hasard presque insensé, et les Luxembourgeois qui ont gardé assez de lucidité pour se comparer honnêtement aux autres habitants de la planète, en tireront la conclusion qu'il leur sied d'être très modestes et très discrets, parce qu'il appartient à un peuple tragiquement gâté, qui n'a pas la moindre leçon à donner à qui que ce soit. J'ouvre une parenthèse: dans une lettre à la rédaction publiée récemment par un quotidien luxembourgeois, intitulée "De Sënn vum Lëtzebuergeresch - Le sens du luxembourgeois", l'un des défenseurs militants de

notre langue en arrive à une conclusion inquiétante. L'essence de l'identité luxembourgeoise se trouverait formulée, selon lui, dans la phrase pathétique "Mir wëlle bleiwen, wat mir sin - Nous voulons rester ce que nous sommes". Il s'ensuivrait, toujours selon l'auteur, qu'il faudrait "dofir suergen, datt am Ländchen viru lëtzebuergeresch geschwat, geduecht an iwwerluecht gët." Deux problèmes se posent: de quel droit le peuple luxembourgeois, face au monde en mutation permanente, confronté par exemple aux grands mouvements migratoires et aux cataclysmes sociaux, proclamerait-il son désir de rester ce qu'il a toujours été? Cette volonté de ne pas bouger, de ne céder aucun privilège, d'ignorer les ambitions légitimes des autres, revêt un caractère profondément provocateur dans le contexte des catastrophes humaines au niveau mondial. C'est donc déjà un point de départ très douteux pour plaider la cause de la langue luxembourgeoise. Ensuite, que veut dire au juste "parler, penser et réfléchir en luxembourgeois"? Serait-ce le repli complet des Luxembourgeois sur eux-mêmes, le fonctionnement des autochtones en circuit fermé? Une langue est par définition symbole d'ouverture et de rapprochement, comment peut-on abuser d'une langue pour inviter les Luxembourgeois à se désolidariser, à contempler leur propre nombril, à refuser l'innovation et le changement?

Je ferme la parenthèse en disant ma conviction que ce type de défenseur de la langue luxembourgeoise, personnage tributaire du pire conservatisme, qui trouve sa patrie intellectuelle dans des clubs de combat genre "Aktioun Lëtzebuergeresch", regroupant tous les volontaires de la police linguistique nationale, tous les chasseurs de fautes d'orthographe et tous les gendarmes de la brigade mobile anti-germanismes, ce défenseur-là ne défend pas la langue, il la défonce, dans une situation déjà très précaire et fragile, il crie à la punition et à la sanction, il propage un ragoût indigeste d'éléments linguistiques et idéologiques, où nagent pêle-mêle la monarchie, l'église, le folklore, les traditions, les bonnes moeurs, le respect du patrimoine, l'adoration du passé et des valeurs dites éternelles. Ainsi, la langue luxembourgeoise avance au statut d'arme offensive au service de la ségrégation.

La seule raison de s'occuper sérieusement de la langue luxembourgeoise est une raison privée. J'utilise le luxem-

bourgeois, parce que c'est ma langue maternelle. Je n'en fais pas un cas, je ne construis pas de légitimations mythiques, je ne m'attends pas à ce que ma pratique du luxembourgeois fasse tache d'huile, je ne me vois ni en missionnaire, ni en publicitaire d'une langue nationale, je dis simplement: la langue maternelle permet la plus grande intimité entre ceux qui la parlent ou l'écrivent, c'est une raison suffisante pour la préférer à n'importe quelle langue étrangère. "La préférer" ne veut pas dire: la placer en tête d'une hiérarchie, en fabriquer une barrière ou un moyen d'exclusion, lui attribuer une qualité supérieure. L'avantage de la langue maternelle est un avantage relationnel: cette langue d'initiation, qui contient les premières images, notions, descriptions du monde où j'ai été jeté, gardera pour toujours un pouvoir sentimental qui touche, qui mobilise mes émotions. Quand je parle ou écris ma langue maternelle, je suis toujours en présence d'un souvenir essentiel: c'est la relation de la mère avec son enfant, avec tout ce qu'elle comporte de passionnel. La langue maternelle est le reflet durable de cette relation. Une langue étrangère s'apprend de façon distante et abstraite, c'est ce qui la distingue de l'émotivité qui caractérise l'apprentissage de la langue maternelle. Quand j'utilise ma langue maternelle, je reconstruis chaque fois cette émotion originale. Je me sens dans ma peau, je me sens chez moi, en possession de mes moyens.

J'en viens à l'importance que l'écrivain accorde à la langue. Ces dernières années, les écrivains qui s'expriment en luxembourgeois, ont été comblés de louanges et de compliments, on les a félicités d'utiliser la langue maternelle, on les a élevés pratiquement au rang de stabilisateurs et d'ambassadeurs, on leur a même attribué le pouvoir magique de provoquer une véritable renaissance de luxembourgeois. Tout cela sent d'abord la propagande. Je me souviens d'une tournée de lecture avec mon ami, l'écrivain Roger Manderscheid, en l'an de grâce 1989, qui fut l'année hyper-patriotique au Luxembourg, l'année de tous les excès nationalistes. Nous avons lu dans des salles superbement décorées de fanions tricolores, une fois, même notre table de lecture, placée sur une estrade au-dessus de la mêlée, comme s'il s'agissait de bien exposer et de bien admirer deux héros de la lutte patriotique, était entourée d'une banderole tricolore. On voit la méprise. On ne voyait plus l'écri-

vain, on voulait absolument voir le marchand d'illusions patriotiques. Les textes que nous présentions ne répondaient nullement à cette attente: la plupart du temps, ils étaient même en contradiction ouverte avec cette ambiance qui sentait bon le terroir. Quand il s'agit de la langue luxembourgeoise, l'écrivain n'est plus un simple fabricant de textes qui ont un contenu précis, il prend la fonction d'un symbole, et sa seule réaction possible, c'est de refuser carrément ce rôle.

Pour l'écrivain, la langue n'est rien d'autre qu'un matériau. Qu'il choisisse la variante luxembourgeoise, française, allemande, portugaise, espagnole, ita-

décidé d'employer la langue française. L'écrivain, s'il prend au sérieux son métier, ne se laissera jamais embrigader par des fractions qui s'emparent de la langue pour mener un combat d'arrière-garde.

On se rappelle l'initiative parfaitement farfelue de l'ancien ministre de la culture en France, Monsieur Toubon, qui s'aventurait dans l'épuration linguistique en voulant bannir tous les mots et termes anglais et en menaçant de poursuites ceux qui ne se conformeraient pas à sa directive. Il est à craindre que l'épuration linguistique ne précède l'épuration ethnique. D'autre part, si des expressions anglaises sont entrées en masse dans la langue française, c'est qu'elles exercent une fascination sur ceux qui les utilisent. Pourquoi alors les amputer, ou les remplacer par de nouvelles constructions lourdes et artificielles? Au Luxembourg, nous observons un phénomène similaire: pour tous les domaines, où les expressions luxembourgeoises font défaut, parce que la langue ne s'est plus développée depuis un bon bout de temps, les jeunes gens empruntent tout naturellement le vocabulaire à telle ou telle langue étrangère. Je parie que, dans cent ans au plus tard, la langue luxembourgeoise sera un amalgame de toutes les langues qu'on parle sur notre territoire. Cette évolution est à saluer, parce qu'il s'agit d'un mouvement créateur et parce qu'elle réussira peut-être à socialiser une langue actuellement renfermée et figée dans son incapacité de se rajeunir et de s'adapter aux transformations de la société.

Il y a au Luxembourg une association de fossoyeurs de la langue, tellement rigides et obstinés qu'ils se prennent malheureusement pour les sauveurs du luxembourgeois. Leur entêtement va jusqu'à faire publier périodiquement une grande annonce payée dans les quotidiens luxembourgeois, annonce intitulée "Eng Klack fir eis Sprooch - Un son de cloche pour notre langue". Déjà le symbole de la cloche est particulièrement éloquent. Quand le son de cloche retentit, le commun des mortels est prié de se taire. Il en est ainsi à l'église, au tribunal, au parlement. Le son de cloche avertit: maintenant, ce sont les plus qualifiés qui vont légiférer. Dans cette annonce périodique "Eng Klack fir eis Sprooch", des partisans d'un luxembourgeois pur et dur s'en prennent à chaque coup aux criminels qui osent malmener le sacro-saint vocabulaire d'antan. Dans la dernière édition

### *Mat der Sprooch spillen 3:*

#### **Mir léieren Lëtzeboisch**

"Den Niwwel läit am Dall."  
Sou schwätze mir nët all.  
Well 't seet een och alt mol:  
"Den Nowwel lott am Dol."

"Den Nuwwel luckt am Dull."  
Dat rappt kee méi vum Stull.  
Dat hei deet vill méi Knäll:  
"Den Näwwel lätt am Däll."

"La brümm läit an dem Dill."  
Sou son di Frankophill.  
Dëst kléngt nët manner faul:  
"Den Nauwel laukt am Daul."

"Der Nebel liegt im Tal."  
Du Preiss do! Geet et bal?  
Huet deen eng am Kanelli?  
"The fog is in the valley."

"O Déiwen Dall! O décken Niwwel!"  
Dat gët eng Eent! Dat as nët iwwe!  
Mee 't geet och vill méi ronn:  
"Wou bleift dann haut nees d'-Sonn?"

Aus dem Kannerbuch "Zabbazillo"  
(1997)

lienne, anglaise ou autre de la langue, dépend d'une part de son humeur et de son envie, d'autre part de son sujet et de sa méthode de travail, mais jamais ce choix ne certifie une appartenance idéologique. Il serait insensé d'admettre que l'écrivain s'exprimant en langue luxembourgeoise soit un Luxembourgeois plus authentique, plus près des choses de la patrie que tel autre qui a

j'ai trouvé le rappel suivant: Nous n'avons pas de "Maikäfer" au Luxembourg. C'est un avertissement, mille fois déjà répété. Mais qu'est-ce qu'il peut bien signifier? Est-ce qu'il serait défendu de dire ou d'écrire "Maikäfer" à l'intérieur de nos frontières? Si oui, pourquoi? "Maikäfer" est un mot typiquement luxembourgeois, et je peux le prouver: durant toute ma prime enfance, je n'ai entendu que ce mot pour désigner la belle bestiole qui dans le temps nous charmait en mai. Ma mère est Luxembourgeoise, mais je suis Luxembourgeois, une Luxembourgeoise a donc appris à un Luxembourgeois le mot luxembourgeois "Maikäfer". Bien plus tard, j'ai lu dans une revue spécialisée que d'obscurs fanatiques du "Reinheitsgebot" linguistique octroyaient au pauvre "Maikäfer" le drôle de nom "Meekiewerlek". Personne dans mon entourage ne connaissait ce mot. J'en ai ri, parce qu'il avait l'allure forcée, figlée. Peut-être qu'il existe des Luxembourgeois qui disent "Meekiewerlek" pour "Maikäfer". C'est leur droit. En fin de compte, ils enrichissent notre langue. Mais moi, je ne permettrai à aucun ayatollah linguistique de me défendre l'emploi du mot "Maikäfer". C'est un héritage de ma langue maternelle, en plus, c'est un mot-clef de mon enfance, parce que les "Maikäfer" m'ont beaucoup fasciné. Alors, qui s'arrogerait le droit de rebaptiser autoritairement mon "Maikäfer" familial?

Je crois que cet exemple est une illustration du décalage qu'il y a entre ceux qui légifèrent une langue, et ceux qui se servent d'une langue dans une intention créatrice. Pour l'écrivain, il n'y a pas de règles linguistiques à respecter. Le seul respect qu'il doit, il le doit aux personnages qu'il invente. Si ces personnages ne parlent pas un luxembourgeois pur et dur, tant pis, l'important c'est qu'ils soient véridiques. L'écrivain n'a pas non plus de comptes orthographiques à rendre. S'il invente son orthographe personnelle, cela fait partie du jeu créateur. La référence de l'écrivain n'est pas le dictionnaire, mais

l'imagination. Il est un inventeur, et non un conservateur. Pour les policiers linguistiques, nul doute qu'il prend parfois les contours d'un saboteur de la langue officielle. Il n'y a rien d'officiel dans le travail d'un écrivain. C'est une approche solitaire, un acte de création, et non un acte de reproduction. L'écrivain fait de la langue ce qu'il veut et ce que bon lui semble. La langue, pour lui, est une pâte à modeler. Il n'a pas à s'occuper de la formule chimique de cette pâte, ou, si nous parlons langue, des secrets grammaticaux de son outil.

Dans une critique parue au sujet d'un de mes livres, j'ai trouvé ce reproche amer de l'auteur: Dans le texte, j'ai détecté au moins une demi-douzaine de termes qui ne sont mentionnés dans aucun DUDEN. Ce que le critique m'adressait en tant que réprimande, moi je l'ai pris comme un compliment. Car voilà précisément le plaisir et le privilège de l'écrivain: c'est de déjouer en permanence les systèmes rigides de langue, de les contourner, d'expérimenter des rapports nouveaux entre les mots, de bousculer les conventions, d'élargir les horizons linguistiques. Autant dire que l'écrivain ne pourrait jamais participer à une commission chargée d'élaborer un nouveau dictionnaire luxembourgeois: pour un tel mandat, il est beaucoup trop anarchique, il se ferait un malin plaisir de piéger les autres membres de la commission en leur soumettant des tas de locutions inventées de toutes pièces, mais à la sonorité très luxembourgeoise. Je parie que mêmes

les spécialistes endurcis s'y méprendraient.

Je finirai en disant que rien n'est immuable, à fortiori une langue ne l'est pas non plus. Proposons donc aux adeptes de la langue luxembourgeoise, à ceux qui aiment cette langue, parce qu'elle leur vient tout droit d'une première relation d'amour, de se familiariser avec la position de l'écrivain: lui, il est très proche de cette délectation que s'offrent les petits enfants en déformant exprès la langue, en la tordant et en la tripotant jusqu'à ce qu'elle fasse rire. Cette joie qu'ils prennent à jouer avec la langue et à se jouer d'elle, est certainement la position la plus favorable pour prendre goût à la langue. Que la langue prête à rire: voilà le plus sublimé but linguistique. La langue luxembourgeoise survivra bien évidemment aux tours de prestidigitations des écrivains et des petits enfants. Entraîner une langue dans les méandres du jeu, est une bonne recette pour la raviver. Mais j'ai l'impression que le luxembourgeois va vite sombrer, si nous en abandonnons la thérapie aux compteurs de virgules, aux gardiens du passé, aux enthousiastes de la couronne et de l'autel, aux sectaires qui se retranchent derrière leurs barricades linguistiques pour faire croire à la valeur unique et intouchable des Luxembourgeois. Une langue est un système de symboles voué à l'ouverture. Il faut par conséquent ouvrir la langue et la libérer enfin de ses vieilles carapaces.

Guy Rewenig

Thomas RUFF, *Maison no.10*



Le présent dossier est illustré par des photos représentant quelques nouvelles acquisitions du futur Musée d'Art Moderne.